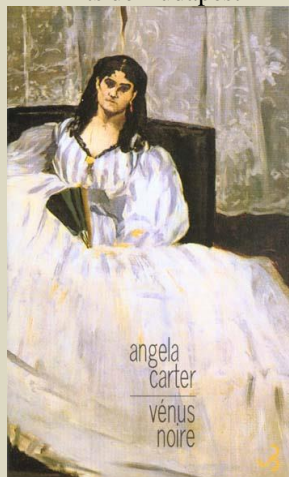


## « Vénus noire » : une nouvelle d'Angela Carter

inspirée de Jeanne Duval, la maîtresse de Baudelaire, et de plusieurs poèmes de Baudelaire

Elle fut d'abord la maîtresse de Nadar, évoqué à plusieurs reprises dans la nouvelle.

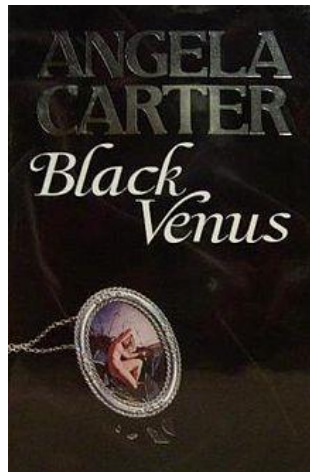
Sur la couverture de la première édition française, reproduction du tableau d'Édouard Manet, *La Maîtresse de Baudelaire*, 1862, musée des Beaux-Arts de Budapest



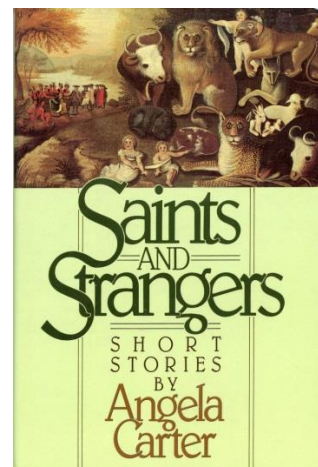
« Black Venus », nouvelle publiée en 1980, donnant le titre d'un recueil *Black Venus* en 1985, republié en 1987 aux USA avec le titre *Saints and Strangers*, traduite en 2000 en France.



*Vénus noire*, trad. Isabelle Delord-Philippe, Bourgois, 2000 ; coll. [Titres](#), 2018



Chatto & Windus, 1985



[Penguin Books](#), 1987

« Vénus noire » est suivie des nouvelles suivantes : « Le baiser », « Notre-Dame du Massacre », « Le Cabinet d'Edgar Allan Poe », « Ouverture et musique de scène pour le *Songe d'une nuit d'été* », « Pierre et le loup », « L'enfant de la cuisine », « Les meurtres à la hache de Fall River ».



### *Portrait de Jeanne Duval*

par Baudelaire

dessin à la plume à l'encre de Chine

1865

Musée du Louvre, Département des Arts graphiques.

Tristes, si tristes, ces soirs d'un rose fumeux, d'un mauve fumeux, de la fin de l'automne, assez tristes pour transpercer le cœur. Le soleil quitte le ciel en lincoils de nuées criardes ; l'angoisse pénètre la ville, un sentiment de regret des plus amers, une nostalgie des choses à jamais inconnues de nous, angoisse de la fin de l'année, la période du désir impuissant, la saison inconsolable. En Amérique, on l'appelle *The Fall*, « la Chute », ce qui nous rappelle la Chute de l'Homme, comme si la fatale tragédie du vol originel du fruit devait se reproduire encore et toujours, avec une régularité cyclique, à la même époque de l'année où les écoliers cherchent à chaparder dans les vergers, évocation, grâce à l'image la plus banale, de n'importe quel enfant, de tous les enfants qui, se voyant offrir le choix entre la vertu et le savoir, choisiront toujours le savoir, toujours la voie étroite. Même si elle ignore le sens du mot « regret », la femme soupire, sans raison précise.

De moelleux tortillons de brume envahissent les rues, montent de la rivière stagnante comme les émanations d'un esprit épuisé et s'infiltrent par les fentes des encadrements de fenêtre, de sorte que les contours de leur chambre haute et solitaire se brouillent et s'estompent. Par ces soirées-là, on voit tout comme si on allait fondre en larmes.

Elle soupire.

\*

La pomme cannelle de son ignoble Éden, elle l'a mangée, cette Eve délaissée, et fut soudain transportée ici, comme en rêve ; pourtant, elle est encore une *tabula rasa*. Elle n'expérimentait jamais son expérience comme une expérience, la vie n'ajoutait pas à la somme de ses connaissances ; elle lui retranchait plutôt. Si l'on débute avec rien, même cela on vous le prendra, la Bible le dit bien.

En réalité, je crois qu'elle ne s'est jamais donné la peine de manger aucune pomme. Elle n'aurait pas su à quoi servait la connaissance, n'est-ce pas ? Elle était ni en état d'innocence, ni en état de grâce. Je vais vous décrire comment était Jeanne.

Elle était comme un piano dans un pays dont tous les habitants auraient eu les mains coupées.

Par ces journées tristes, en ces heures mélancoliques, alors que la pièce sombre dans le crépuscule, au lieu d'allumer la lampe, de préparer des rafraîchissements, de créer une atmosphère douillette, lui péroré : « Mon enfant, ma sœur, laisse-moi te ramener là d'où tu viens, dans ton île indolente et magnifique, où le perroquet de pierreries se balance sur son arbre en émail et où tu peux croquer une canne à sucre entre tes dents blanches et bien plantées, comme tu le faisais quand tu étais petite, mon enfant. Une fois arrivés là-bas, parmi les palmiers mélodieux, sous les fleurs violettes, je t'aimerai à en mourir. Nous retournerons y vivre ensemble, dans une chaumière à la galerie tapissée de vigne vierge en fleur ; une fillette vêtue d'une courte robe blanche, avec un nœud de satin jaune dans sa tresse frisée, agitera un immense éventail de plumes au-dessus de nos têtes, remuant l'atmosphère langoureuse, pendant que nous nous balancerons de-ci de-là dans notre hamac... le bateau, le bateau attend au port, très chère. Mon espiègle, mon chaton, mon ange... songe à la douceur d'aller vivre là-bas... »

Mais, aujourd'hui, transie de froid et boudeuse, foin d'ange ou de chaton. Elle ressemble plutôt à une vieille corneille au plumage roux, misérablement blottie au coin du feu qui fume, et qu'elle tisonne d'un bâton malveillant. Elle tousse et gronde, elle est toujours frileuse ; il y a toujours un courant d'air pour lui mordre la nuque ou lui pincer les chevilles.

Où aller ? Pas là-bas ! La grève d'un jaune criard et le ciel bleu vif, barbouillés de couleurs crues et sans mélange, sorties directement du tube, là où les perspectives sont abruptes comme dans un dessin d'enfant et où regarder donne mal aux yeux. Villes dépenaillées. Tout ce qu'il y a à manger, ce sont des bananes vertes et des ignames, plus une brochette de chèvre caoutchouteuse à mastiquer ! Elle simule un frisson théâtral, suffisant pour chasser le chat offensé de ses genoux. Elle déteste ce chat, de toute façon. Elle ne peut pas le regarder sans avoir envie de l'étrangler. Elle prendrait bien un verre. Du rhum fera l'affaire. Au moyen d'un vieux manuscrit tiré de la corbeille à papier, elle se tortille une longue allumette pour son petit cigare noir nauséabond.

La nuit s'introduit à pas feutrés, et de merveilleux nuages passent devant les fenêtres, ces nuages fantomatiques du ciel nocturne qui sont étrangement visibles alors qu'il n'y a aucune lumière. Le caprice du maître de maison n'a pas épargné les fenêtres ; il avait remplacé tous les carreaux, hormis ceux du haut, par du verre dépoli, afin que les occupants pussent continuer à contempler le ciel sans interruption, comme s'ils vivaient dans la nacelle d'un ballon pareil à celui avec lequel son ami Nadar effectua ses triomphales ascensions.

Sous l'inspiration d'une bourrasque de vent comme celle qui secoue en ce moment les tuiles au-dessus de nous, cette chambre élégante avec ses tapis persans, sa table de noyer sur laquelle les Borgia servaient des poisons, ses fauteuils sculptés, dont les pieds bulbeux ont des sourires et des grimaces de visages du Cinquecento, et ses murs couverts de faux Tintoret (c'est un connaisseur infatigable, s'il n'était pas encore trop jeune pour posséder ce sixième sens qui vous avertit que l'on vous dupe) – à l'invitation des mystérieux courants célestes, cette case confortable larguera ses amarres dans la ruelle en contrebas et s'envolera, s'éloignera, traversera comme un trait le dôme sombre de la nuit, un croissant de lune mort-née enchevêtré dans ses cordages, bousculant une étoile au décollage, et nous déposera....

– Non ! s'écria-t-elle. Pas cette maudite forêt aux perroquets ! Pour l'amour de Dieu, ne me ramène pas aux Antilles, sur la route des esclaves ! Et mets ce maudit chat dehors avant qu'il ne chie sur ton précieux Boukhara !

Ils partagent ce trait : ni l'un ni l'autre n'ont de pays natal, même s'il se plaît à feindre qu'elle a une patrie fabuleuse au sein d'un océan bleu ; il lui attribuera une patrie, que ce soit vrai ou non, il ne peut croire qu'elle est aussi dépossédée que lui... Cependant, ils ne sont bien ensemble qu'en envisageant leur envol ; tous deux attendent que se lève le vent qui les emportera vers un ailleurs miraculeux, une terre promise, loin, très loin, le pays de la joie et de la volupté.

Toutefois, après un verre ou deux, elle cesse de tousser, devient un peu plus affectueuse, consent à détacher ses cheveux et à le laisser jouer avec, comme il aime le faire. Et, si son indolence naturelle ne témoigne pas trop en sa faveur – car elle est capable de rester prostrée, comme prise d'une transe végétale, des heures, des jours durant, dans la chambre sombre, auprès du feu qui fume -, néanmoins, elle jettera parfois le mégot de son cigare dans l'âtre et se laissera convaincre de se dévêtir et de danser pour papa qui, reconnaîtra-t-elle à contrecœur si l'on insiste, est un bon papa, lui achète de la lingerie fine, lui fournit de temps en temps une boulette de haschisch et lui évite le trottoir.

Nuits d'octobre, nuits de lunes délicates en forme de faucilles, lorsque la terre dissimule la brillante complice des assassins dans son ombre, afin de rendre toutes choses d'autant plus mystérieuses. Par une telle nuit, on pouvait dire que la lune était noire.

Cette danse, qu'il voulait tant qu'elle accomplisse et avait inventée spécialement pour elle, consistait en un enchaînement de poses sensuelles ; prestation de salon privé de maison close quoique raffinée, il préférerait qu'elle ondulât en cadence au lieu de sautiller et de lever la jambe. Il aimait qu'elle portât la parure de bijoux cliquetants dont il lui avait fait cadeau, du strass, rien qu'elle pût vendre, sinon elle l'aurait vendu. Pendant ce temps, elle chantonait un air créole ; elle aimait ceux aux paroles grivoises qui parlaient de ce que la femme du cordonnier faisait le mardi gras ou de la taille légendaire de l'outil d'un pêcheur, mais papa ne prêtait aucune attention au chant chanté par sa sirène. Il fixait ses yeux sombres, vifs et brillants sur sa peau fardée, comme mordu, tombé authentiquement en extase.

– Tu es mordu, murmura-t-elle, d'une voix presque tendre, mais il ne l'entendit pas.

Elle projetait une ombre allongée à la lueur du feu. C'était une femme d'une taille immense, le type même de ces belles géantes qui, cent ans plus tard, honoreront les scènes du Crazy Horse Saloon ou du Casino de Paris avec leur cache-sexe pailleté et leurs pastilles argentées, divinement grandes, de la couleur et de la texture du daim. Joséphine Baker !

Mais la vivacité et l'exubérance ne furent jamais le fort de Jeanne. Son trait saillant : une rancune nonchalante envers tout ce qui ne pouvait ni se manger, ni se boire, ni se fumer, c'est-à-dire brûler. Consommation, combustion, voilà ses vocations.

Elle boudait sardoniquement pendant la danse voluptueuse de papa, observant d'un air fasciné, teinté d'ennui, les reflets complexes de la collection de colliers de perles qu'il lui avait donnés s'entrelacer au-dessus d'elle, au plafond. On eût dit la source de lumière, mais c'était une illusion ; elle flamboyait seulement parce que le feu moribond illuminait les présents de son amant. Alors que les égards de celui-ci la rendaient lumineuse, son ombre la faisait plus noire qu'elle n'était, son ombre pouvait l'éclipser complètement. Qu'elle eût bon cœur ou non sous les apparences, Dieu seul le sait ; elle avait été élevée à rude école, et la rudesse est capable de dessécher le cœur de n'importe qui.

Bien que peu encline à l'introspection, parfois, pendant qu'elle se trémoussait dans la chambre obscure, flottante, qui tirait sur ses amarres, brûlant d'appareiller pour sa quête aérienne de cette Cythère chérie des poètes, Jeanne se demandait où était la différence entre le fait de danser nue devant un seul homme qui la payait et celui de danser nue devant un groupe d'hommes qui la payaient. Elle avait le sentiment que la moralité se trouvait quelque part dans cette distinction. Ses préceptrices de la « rude école », soit d'autres chanteuses du cabaret où, pour son seizième printemps, elle avait braillé d'une voix fausse les mêmes chansons créoles qu'elle fredonnait en ce moment, lui avaient assuré que cela changeait du tout au tout et, à seize ans, elle ne pouvait concevoir de plus haute ambition que d'être entretenue ; c'est-à-dire tenue loin du trottoir. La prostitution était une question de nombre. Être payée par plus d'une personne à la fois, voilà qui était mal. Mais elle n'était pas mauvaise fille. Quand elle couchait avec d'autres que papa, elle ne les laissait jamais payer. C'était une question d'honneur. C'était une question de fidélité. (Dans ces conjectures éthiques se cachait un germe d'ironie, même si son amant la tenait pour libertine parce qu'elle était libertine.)

Toutefois, à présent, après quelques folles saisons dans les nuages en sa compagnie, elle se demandait parfois si elle avait bien joué ses cartes. S'il lui fallait de toute façon danser nue pour gagner sa vie, pourquoi ne devrait-elle pas danser nue contre espèces sonnantes et rébuchantes et gagner ainsi de quoi vivre ? Hein, hein ?

Mais, alors, la seule pensée d'arranger une nouvelle carrière lui arrachait un bâillement. Traîner ses guêtres chez les tenancières de maisons closes et dans les music-halls et ainsi de suite, quel effort ! Et puis, combien demander ? Elle n'avait qu'une notion très vague de sa valeur d'usage personnelle...

Elle dansait nue. Ses colliers et ses boucles d'oreilles cliquetaient. Comme toujours, quand elle levait enfin son cul pour se mettre à danser, elle y prenait presque plaisir. Elle se sentait presque affectueuse à son égard. Une chance pour elle, qu'il soit jeune et beau ! Une malchance, que ses finances soient précaires, l'opium, son métier d'écrivillon, qu'il... mais, à ces mots, elle interrompit net ses pensées.

Se raccrochant résolument à sa chance, elle tendait les mains à son amant, lui adressait un sourire éclatant – ses molaires avaient beau être déjà des chicots noirs, ses canines pointues étaient encore

blanches comme celles des vampires – et l’invitait à venir danser avec elle. Mais il ne voulait jamais, jamais. De peur de froisser sa chemise ou de déformer son faux col ou quelque chose de ce genre, même si, une fois défoncé, il tapait dans ses mains en mesure. Elle aimait bien qu’il fasse cela. Elle sentait qu’il l’appréciait à sa juste valeur. Après quelques verres, elle oubliait complètement l’autre chose, bien qu’elle s’en doutât, bien sûr. Les filles égrenaient la litanie morbide des symptômes, ensemble au vestiaire, avec des voix chuchotantes, apeurées, en jetant un coup d’œil furtif à la boule de verre où elles apercevaient, non pas leurs visages roses, mais leurs propres crânes fardés de rouge.

Lorsqu’elle y songeait en buvant quelques verres toute seule devant le feu, cela lui arrachait un horrible éclat de rire, comme si elle était déjà la harpie qu’elle deviendrait un jour s’amusant d’une macabre plaisanterie aux dépens de la ravissante créature, secrètement putrescente, qu’elle était encore. Pendant la *Walpurgisnacht*, la jeune sorcière se vantait auprès de la plus vieille : « Nue sur un bouc, j’expose mon corps jeune et charmant. » Comme la vieille sorcière riait ! « Tu pourras un jour ! » Moi aussi je pourrai, pensa Jeanne, et elle rit. Ce caquetage empreint du cynisme de la vieillesse seyait mal à un être fait pour le plaisir tel que Jeanne, mais la vérole n’était-elle pas le destin emblématique d’un être fait pour le plaisir, ainsi que le prix à payer pour l’affreux mélange de corruption et d’innocence rapporté des Antilles par cette enfant du soleil ?

Pour sa part, elle arriva saine et débarqua à Paris avec seulement la gale, la sous-alimentation et la teigne en elle. C’était donc une mauvaise plaisanterie de dire que, quelques siècles avant la naissance de Jeanne, la déesse aztèque Nanahuatzin avait versé une corne d’abondance de fauteuils roulants, de lunettes sombres, de béquilles et de cachets de mercure sur les vaisseaux des conquistadors, alors qu’ils emportaient leur butin avarié du Nouveau Monde dans l’Ancien ; la revanche du continent violé se perpétua dans les lits ; d’Europe. Innocemment, Jeanne suivit la trace de Nanahuatzin outre-Atlantique, mais elle n’apporta pas de vengeance érotique ; elle avait reçu le germe de son tout premier protecteur. L’homme dont elle attendait qu’il l’arrachât à tout cela, c’était à déridier un mort ! Sauf qu’elle était fataliste, indifférente..,

Elle se pencha à la renverse jusqu’à ce que l’énorme toison d’un mouton noir, sa chevelure dénouée, se répandît sur le Boukhara. C’était une acrobate très souple ; elle était capable de transformer son dos en arc-en-ciel acajou. (Regarde ses grands pieds, ses mains immenses et robustes, assez efficaces pour être des mains d’infirmière !) S’il était un fin connaisseur du Beau, elle était connaisseuse en humiliations les plus raffinées, mais elle avait toujours été trop pauvre pour pouvoir s’offrir le luxe de confesser une humiliation pour telle. On prenait ce qui venait. Elle arquait tellement le dos qu’un garçonnet aurait pu passer sous elle. Lui montant à la tête, le sang bourdonnait dans ses oreilles.

La tête en bas, elle apercevait, dans le carreau de fenêtre supérieur droit qu’il avait laissé en verre blanc, la lune en forme de faucille, précise, comme collée au firmament. Cette lune était de la taille d’une rognure d’ongle ; on distinguait le vague contour du reste de sa surface, obscurci par l’ombre de la Terre, comme si la Terre était serrée entre les griffes de la lune ; aussi pouvait-on dire que la lune tenait le monde dans ses bras. Une étoile extraordinairement brillante était suspendue à la pointe inférieure par une laisse tendue invisible.

Le chat noir comme du basalte, fierté de leur maison, sa promenade excrémentielle sur le quai une fois achevée, pleurait à présent devant la porte pour rentrer. Le poète ouvrit au matou. Le matou bondit dans ses bras accueillants et emplît la pièce de son joyeux ronronnement. La jeune fille complotait d’étrangler le chat, avec ses doigts de pied longs et agiles. Mais, rendue indulgente par l’exercice de sa sensualité, bientôt elle riait de le voir choyer l’animal avec les mêmes gestes, les mêmes mots doux qu’il lui réservait. Elle pardonna au chat d’exister ; tous deux avaient bien des choses en commun. Elle relâcha l’arc de son dos avec un son de corde pincée et s’affala sur le tapis, en massant ses tendons distendus.

Il disait qu’elle dansait comme un serpent et elle répondait que les serpents ne pouvaient pas danser, qu’ils n’avaient pas de jambes. Et lui de rétorquer, mais gentiment : « Tu es idiote, Jeanne ! » Mais elle savait bien qu’il n’avait même jamais vu de serpent, que personne ayant vu un serpent se mouvoir – ce système rapide de saccades transversales, qui claque comme un fouet, laissant un zigzag onduleux, terriblement véloce, dans le sable derrière lui – qu’après avoir vu un serpent se mouvoir, personne n’aurait jamais dit une chose pareille. Elle reprit son souffle et contempla ses seins moites de sueur ; un bain lui eût fait plaisir. De toute façon, elle était un peu inquiète à cause de pertes vaginales continues qui sentaient la souris. Un phénomène nouveau, inquiétant, un phénomène affreux. Mais non ! Pas d’eau chaude, pas à cette heure-ci.

– On te montera de l’eau chaude si tu paies.

À son tour de bouder. Il se remit à nettoyer ses ongles.

– Tu penses que je n’ai pas besoin de me laver parce que la saleté ne se voit pas sur moi...

Mais au moment même où elle décochait les premiers traits de son attaque de mégère, qu’elle eût pu prolonger pendant une heure ou plus de grinçante tension, si elle avait été d’humeur, elle en perdit le goût. Elle fut prise d’une subite indifférence. Quelle importance ! Nous allons tous mourir ; nous sommes déjà comme morts. Elle remonta ses genoux sous son menton et s’accroupit devant le feu pour contempler les braises d’un air absent. Son visage se figea en une expression maussade, rancunière. Le chat s’installa à son côté, comme un fait exprès, ajoutant une touche de séduction satanique, aussi pouvait-on imaginer que tous deux conversaient silencieusement avec les démons des flammes. Tant que le chat la laissait tranquille, elle aussi le laissait tranquille. Ils étaient tranquilles côte à côte. L’égoïsme respectif du chat et de la femme étaient si intimes que le poète se sentait exclu et s’isolait pour butiner dans sa bibliothèque, ces volumes rares et

précieux, les missels ornés de pierreries, les incunables, ces livres acquis dans des boutiques spécialisées, qui vous valaient la damnation si seulement vous en souleviez la couverture. Il entretenait sa sensualité laborieusement réveillée jusqu'à ce qu'elle fut de nouveau prête à y répondre.

Il pense qu'elle est un vase de ténèbres ; s'il la renverse, une lumière noire s'épanchera. Elle n'est pas Ève, mais elle-même le fruit défendu, et il l'avait mangée !

« Bizarre déité, brune comme les nuits  
 Au parfum mélangé de musc et de havane,  
 Œuvre de quelque obi, le Faust de la savane,  
 Sorcière au flanc d'ébène, enfant des noirs minuits... »

Oui, le Faust qui invoqua Jeanne au fond de l'abîme dont ses yeux gardent le souvenir dévastateur a dû échanger sa présence à elle contre son âme à lui ; les lèvres de cette Hélène noire sucent la moelle de l'esprit du poète, même si elle ne le souhaite pas. En dehors de ses repas et de quelques verres, elle n'a pas beaucoup de désirs conscients. Si elle était bouddhiste, elle serait à mi-chemin sur la voie de la sainteté puisqu'elle veut si peu de choses, mais, hélas ! des besoins l'aiguillonnent encore.

Le chat bâilla et s'étira. Jeanne s'éveilla de sa transe. Roulant un autre cornet de papier avec un sonnet démantelé pour allumer un nouveau cigare, sa parure de cristal toute cliquetante et tintinnabulante, elle se tourna vers le poète afin de lui demander un peu d'argent, de sa voix inimitable de corneille élevée au miel, mi-rauque mi-caressante, qui avait l'accent traînant des Antilles.

\*

Personne ne semble savoir en quelle année est née Jeanne Duval, alors que celle où elle rencontra Charles Baudelaire (1842) est consignée avec précision et que les biographies des autres maîtresses du poète, Aglaé-Joséphine Sabatier et Marie Daubrun, sont bien attestées. Outre Duval, elle se faisait aussi appeler Prosper et Lemer, comme si son nom ne comptait pas. Sa terre natale pose un problème ; certaines sources suggèrent l'île Maurice, dans l'océan Indien, ou Saint-Domingue, aux Antilles, on a le choix entre deux parties différentes du monde. (Son *pays d'origine*<sup>1</sup> a moins d'importance qu'il en aurait si elle avait été un vin...) L'île Maurice semble une conjecture hasardeuse, fondée sur le fait que Baudelaire séjourna quelque temps en cet endroit lors de son voyage manqué aux Indes en 1841. Saint-Domingue, l'Hispaniola de Christophe Colomb, aujourd'hui la République dominicaine, dont l'histoire est agitée, est voisine de Haïti. C'est ici que Toussaint L'Ouverture mena avec succès une révolte d'esclaves contre les propriétaires de plantations français, à l'époque de la Révolution.

Bien que l'esclavage eût été aboli à l'unanimité en 1794 par l'Assemblée nationale dans toutes les possessions françaises, il fut rétabli en Martinique et en Guadeloupe – mais pas en Haïti – par Napoléon. Ces esclaves ne furent finalement émancipés qu'en 1848. Cependant, les maîtresses africaines des résidents français étaient souvent affranchies avec leurs enfants, et les mariages mixtes n'étaient aucunement un événement isolé. Une classe moyenne créole se développa ; à celle-ci appartenait la Joséphine qui devint impératrice des Français lors de son mariage avec le même Napoléon.

Il est peu probable que Jeanne Duval appartenait à cette classe sociale si elle venait vraiment de Martinique, ce qui demeure une possibilité, puisqu'elle semble avoir été francophone.

Il a ajouté une note à *Mon cœur mis à nu*<sup>2</sup> :

« De la haine du peuple contre la beauté.

Des exemples.

Jeanne et Mme Muller. » (Qui était donc Mme Muller ?)

\*

Les gamins des rues lui jetaient des pierres, à cause de sa taille et de ses airs de sorcière. Quand elle était soûle, elle titubait en marchant, avec la dignité vulnérable et empruntée de l'ivrogne qui invite toujours à la moquerie, et, toujours, elle tenait sa tête hébétée, avec son immense étole de cheveux dénoués, aussi fièrement que si celle-ci supportait un énorme chaudron rempli de toutes les eaux du Léthé. Peut-être la trouvait-il en larmes parce que les gamins des rues lui jetaient des pierres, la traitaient de « chienne noire » ou pire encore, et éclaboussaient les beaux volants blancs de sa crinoline avec des poignées de boue qu'ils ramassaient dans les caniveaux, où ils pensaient qu'elle avait sa place, parce que c'était une putain qui avait l'audace d'aller à l'épicerie du coin chercher des cigarillos, du vin *ordinaire*\* ou du rhum, d'un pas léger et le nez en l'air, comme si elle était impératrice de toutes les Afriques.

Mais elle était l'impératrice déposée, une souveraine en exil, car, de toute la richesse hétérogène de toutes ces contrées, n'avait-elle pas été déposée ?

Dépouillée des portes en bronze du Bénin ; des plastrons en fer des amazones de la cour du roi du Dahomey ; de la sagesse ésotérique de la grande université de Tombouctou ; de la courtoisie des brillantes cités du désert au pied des murs desquelles virevoltent les cavaliers qui saluent la tombée de la nuit avec des

<sup>1</sup> Tous les passages signalés par un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

<sup>2</sup> Cf. Baudelaire, [Œuvres complètes](#), Bouquins, Éd. Robert Laffont, XXV. (N.d.T.)

trompettes deux fois plus grandes qu'eux. L'Abyssinie des saints noirs et des lions sacrés n'était même pas une légende pour elle. De ces savanes où des hommes luttent contre des léopards, elle ne connaissait goutte. Le magnifique continent auquel elle était associée par sa peau avait été excisé de son souvenir. Elle avait été privée de son histoire, c'était une pure enfant de la colonie. La colonie – blanche et autoritaire – l'avait engendrée. Sa mère partait avec les marins et sa grand-mère la gardait dans une seule pièce, au lit couvert de chiffons.

La grand-mère raconta à Jeanne : « Je suis née sur le bateau où ma pauvre mère est morte, avant d'être jetée à la mer. Les requins l'ont dévorée. Une femme d'une autre nation qui venait d'accoucher d'un enfant mort-né m'a allaitée. Je ne sais rien de mon père, ni où j'ai été conçue, ni sur quelle côte, ni dans quelles circonstances. Ma mère adoptive mourut rapidement des fièvres à la plantation. J'ai grandi. »

Toutefois, Jeanne gardait un legs négatif : si on essayait de la pousser à faire quelque chose contre sa volonté, si l'on tentait d'éroder la petite pépite de fer de son libre arbitre, qui s'exprimait par une certaine léthargie, on voyait comment elle avait usé la patience des missionnaires et ainsi fini par hériter, pas même d'un sentiment d'apitoiement sur soi-même, juste des vingt-neuf coups de fouet autorisés par la loi.

Sa grand-mère, qui ne connaissait aucune autre langue, parlait créole, un patois, le parlait mal et l'enseigna mal à Jeanne, qui fit de son mieux pour le convertir en bon français, quand elle arriva à Paris et commença à fréquenter la bonne société, mais n'aboutit qu'à un beau gâchis. Le cœur n'y était pas, rien d'étonnant à cela. C'était comme si on lui avait coupé la langue pour lui en coudre à la place une autre qui n'allait pas bien. Jeanne comprenait donc moins la sérénité tourmentée et lapidaire de la poésie de son amant que celle-ci ne lui était un affront permanent, pouvait-on dire. Il la lui récitait des heures durant et elle souffrait, enrageait et s'impatientait, parce que son éloquence était un déni de son propre langage. Cela la rendait muette. Son mutisme était d'autant plus profond qu'il se manifestait par un entrechoquement discordant de récriminations et d'exigences grammaticalement incorrectes, qui n'étaient pas tant dirigées contre son amant – elle lui était très attachée – que contre sa propre condition, une grande godiche de jeune noire ignorante, bonne à rien. Pardon ! bonne à une seule chose, même si les spirochètes attaquaient déjà assidûment sa moelle épinière, alors qu'elle portait le magnifique fardeau de l'oubli sur sa tête amazonienne.

Le plus grand poète de l'aliénation tomba sur la parfaite étrangère ; leur union fut célébrée au ciel. Au fond de son cœur, il avait dû le savoir.

La déité de son cœur, l'idéal du poète, était splendidement couchée sur le divan, dans une chambre tapissée d'un sombre papier rouge et noir ; il aimait la forcer à se donner en spectacle, à procurer un somptueux festin à ses yeux brillants, qu'il avait toujours plus grands que le ventre.

Vénus est étendue sur sa couche, attendant que le vent se lève ; l'albatros noir de suie rêve d'orage. De tempêtes !

Elle connaissait l'albatros. Une coquille Saint-Jacques la transporta complètement nue de l'autre côté de l'Atlantique ; elle étreignait l'énorme poignée de petites tresses de son mont de Vénus. Des albatros se laissaient glisser sur les zéphirs que les petits chérubins noirs soufflaient pour elle.

L'albatros peut effectuer le tour du monde en huit jours, à condition qu'il s'en tienne aux zones de tempête. Les marins accablent d'injures ces vastes oiseaux des mers : ils les traitent d'infirmités, de géants, à cause de leur sottise gaucherie à terre, mais le vent, le vent est leur élément ; ils en ont la maîtrise absolue.

Là-bas, plus loin, là où la croupe du monde s'amincit de nouveau, si on pousse assez loin au sud, on retrouve le royaume du froid perpétuel qui commence et termine notre expérience sur cette terre, ces chaînes de montagnes glacées où les vents mugissants glapissent et hurlent, et où il n'y a pas âme qui vive, hormis le pingouin majestueux dans son habit à queue, guère différent du tien, papa, le pingouin estimable mais, à la différence de toi, soumis à sa femme, qui berce l'œuf précieux sur ses pieds, tandis que sa chère compagne sort prendre autant de bon temps que l'Antarctique peut le permettre.

Si papa ressemblait à un pingouin, comme nous serions bien plus heureux ! Il n'y a pas la place pour deux albatros dans cette maison.

Le vent est l'élément de l'albatros, tout comme la vie de famille est celui du pingouin. Dans les Quarantièmes rugissants et les Cinquantièmes hurlants, où des vents violents soufflent continuellement d'ouest en est, entre les extrémités les plus éloignées des continents habités et le cauchemar bleu de la glace inhospitalière, ces grands oiseaux planent tout joyeux, plein sud, toujours plus au sud, si loin que cela renverse le sud imaginaire du poète, tout de forêt aux perroquets et de grève scintillante. Là-bas, plus au sud, seuls les flegmatiques oiseaux coureurs noir et blanc forment le public de ces merveilleux voltigeurs qui vivent au cœur de la tempête. Comme les bourgeois, papa, tranquillement assis avec leurs œufs sur leurs pieds pour regarder des artistes tels que nous défier la mort sur le grand trapèze.

La femme et son amant attendent que se lève le vent qui les arrachera à leur lugubre logis. Ils croient pouvoir s'élever et prendre leur essor grâce à lui. Ce vent sera comme un vent venu d'une autre planète.

Le jeune homme hume l'arôme de l'huile de coco qu'elle applique sur sa chevelure pour la rendre brillante. Son romantisme tourmenté transforme cette senteur simple de la cuisine antillaise en parfum de l'air

de ces îles tropicales, dont il parvient parfois à se convaincre qu'elles sont les îles fortunées de ses rêves. Sa vive imagination opère une transmutation alchimique sur la forte et saine odeur de transpiration de sa maîtresse, avivée par la danse. Parce qu'elle a des épices plein les pores, il croit que sa sueur sent la cannelle. Il la croit faite d'une chair différente de la sienne.

Il est vital pour leur liaison que, si elle doit revêtir la parure intime de la nudité, ses atours primitifs de bijoux et de fards, il lui faut alors lui-même conserver la classique tenue masculine du XIXe siècle : redingote (bien coupée), chemise blanche (pure soie, faiseur londonien), cravate rouge sang et pantalon impeccable. *Le Déjeuner sur l'herbe* est un tableau moins simple qu'il n'en a l'air. (Manet, encore un de ses amis.) L'homme fait et s'habille à cet effet ; c'est son affaire. Il est ingénieux, un produit de la culture. La femme, elle, est ; par conséquent, elle est en grande toilette sans aucun vêtement, sa peau est la propriété de tous. C'est un être en harmonie avec la nature, dans une simplicité sensuelle qui, insiste-t-il, est le plus abominable des artifices.

Un jour, avant qu'elle ne devînt une femme entretenue, lui et un groupe de Bohémiens s'arrangèrent pour la subtiliser à ses clients du cabaret et l'entraînèrent avec eux. D'abord, elle protesta, puis elle en rit. Ils avaient erré par les rues aux premières heures du jour, en quête d'un bistro où emmener leur prise de guerre boire un dernier verre et elle urina dans la rue, sur place, sans prévenir, ni aller dans une ruelle pour s'isoler ; elle ne lâcha même pas son bras, mais, à cheval sur le caniveau, jambes écartées, elle pissa comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Oh ! les imprévisibles grelots chinois de cette cascade peu ordinaire...

(Sur quoi le Lazare du poète se levait et heurtait, sans y avoir été invité, au couvercle de cercueil de sa culotte.)

Au moment d'enjamber la flaque qu'elle avait laissée, Jeanne, de sa main libre, remonta ses jupes afin de lui montrer qu'elle avait éclaboussé ses bas blancs à la cheville. À sa sensibilité exacerbée, épouvantée, il sembla que le liquide était une sorte d'acide corporel qui brûlait les mailles de coton, rongait son jupon, son corset, sa chemise, la robe qu'elle portait et sa veste, de telle sorte qu'elle marchait maintenant à ses côtés tel un fétiche ambulancier, sauvage, obscène, terrifiante.

Lui-même avait toujours des gants de chevreau rose pâle qui le gantaient aussi délicatement que les futurs gants de caoutchouc des gynécologues. En le regardant jouer avec sa chevelure, elle se remémora avec sérénité une amie rousse du cabaret qui avait suivi un bref apprentissage dans une maison close, mais s'était retirée de la profession, après avoir découvert qu'une importante proportion de ses clients ne désirait rien d'autre d'elle que la permission d'éjaculer dans sa superbe crinière d'un blond vénitien. (Comme les filles riaient bêtement de cette histoire !) La rouquine réfléchit que, somme toute, cette turpitude était moins dégoûtante et plus hygiénique que des rapports sexuels normaux, mais cela signifiait qu'elle devait se laver les cheveux si souvent que son titre de gloire suprême, en fait, unique – c'était une petite créature affligée de strabisme – était privée de ses huiles essentielles naturelles. À la fois commerçante et marchandise, une putain représente son propre placement dans le monde et elle doit donc prendre soin d'elle-même ; la rousse bigleuse décida de ne pas risquer de dilapider si étourdiment son capital, mais Jeanne n'eut jamais le sens du commerce. Elle n'avait pas le sentiment de s'appartenir ; aussi se donnait-elle à tout le monde sauf au poète, envers qui elle avait trop de respect pour lui offrir pour rien un cadeau aussi ambigu.

– Fais-le se dresser pour moi, suppliait le poète.

\*

« Les albatros sont célèbres pour les bouffonneries nuptiales auxquelles ils se livrent pendant toute la saison des accouplements. Celles-ci comprennent une danse maladroitement et grotesque, accompagnée de courbettes, de claquements de becs et de gémissements nasillards prolongés. »

[Les Oiseaux du monde](#), Oliver L. Austin junior.

\*

Ce ne sont pas de grands bâtisseurs de nid. Un léger renforcement du sol leur suffira. Ou encore ils peuvent creuser un petit monticule de vase. Ils feront seulement les plus misérables concessions à la terre. Le poète voyait leur couche, le nid de l'albatros, exactement comme le genre de résidence éphémère où la Destinée, la plus grande tenancière de toutes, avait enfermé ces deux étranges oiseaux ensemble. Dans cet exil passager, tout est possible.

– Jeanne, fais-le se dresser pour moi.

Rien n'est simple pour ce garçon ! Il transforme une séance de baise en représentation digne de la Comédie-Française ; l'amener à l'orgasme est un drame en cinq actes, avec des intermèdes grotesques et d'autres passages à faire pleurer. Et il pleure après coup ; il a honte, il parle de sa mère, mais Jeanne ne se souvient pas de sa mère, et puis sa grand-mère l'a échangée avec un matelot contre deux bouteilles, marché dont sa grand-mère disait qu'elle était bien contente, parce que Jeanne s'attirait déjà des ennuis, que ses habits étaient trop petits pour elle et qu'elle mangeait comme quatre.

Pendant qu'ils avaient démêlé ensemble la question du péché, le feu s'était éteint ; dans le coin gauche supérieur du carreau gauche du haut, un des rares en verre blanc de la fenêtre, la petite lune d'hiver d'un blanc éclatant avait achevé la dernière portion de son arc inférieur sur la voûte noire, accompagnée de son étoile satellite. Tandis que Jeanne peinait stoïquement sur le plaisir de son amant, comme s'il était sa vigne, amassant un trésor au ciel grâce à son labeur ingrat, la lune et l'étoile atteignirent ensemble le carreau droit du bas de la fenêtre.

Si l'on pouvait la voir, s'il ne faisait pas si sombre, elle ressemblerait à la victime d'un vol ; ses prunelles hagardes sont comme des gouffres, mais elle le serrera contre son sein et le consolera de lui avoir révélé, dans son dégoût de soi, ces oligoéléments de l'humanité ordinaire qu'il a laissés à l'intérieur de son corps, ce qu'il lui reproche amèrement, ce pour quoi il la célébrera, lui accordant l'éternité promise par le poète.

La lune et son étoile se couchent.

Nadar dit l'avoir aperçue environ un an après que Baudelaire se fut éteint, sourd, muet et paralysé. Le poète, à la fin, si brouillé avec lui-même que, dans les derniers mois qui précédèrent le triomphe de sa maladie, lorsqu'on lui montrait son reflet dans un miroir, il inclinait la tête poliment, comme devant un étranger. Il recommanda à sa mère de veiller à ce que Jeanne soit bien soignée, mais sa mère ne lui donna rien. Nadar affirme avoir vu Jeanne clopiner avec des béquilles sur le trottoir menant au débit de vins ; elle n'avait plus de dents, portait un madras autour de la tête, mais on voyait bien que sa superbe chevelure était tombée. Son visage épouvantait les petits enfants. Il ne s'arrêta pas pour lui parler.

\*

Le navire appareilla pour la Martinique.

On peut s'acheter des dents, vous savez ; on peut s'acheter des cheveux. Les boucles des novices tondues dans les couvents servent à confectionner les meilleures perruques.

L'homme se disait son frère. Peut-être avaient-ils réellement la même mère ? Pourquoi pas ? Elle n'avait pas la plus petite idée de ce que sa mère était devenue et un demi-frère mulâtre hypothétique surgit juste à temps pour prendre en main ses finances en désordre avec l'habileté d'un entrepreneur né ; il aurait pu être Méphistophélès, cela lui était égal. Son frère. Ils mirent en lieu sûr ce que le poète avait réussi à lui passer en douce, à l'insu de sa mère, pendant le temps où il se mourait. Cinquante francs pour Jeanne par-ci, trente francs pour Jeanne par-là. Le compte y était.

Elle fut surprise d'apprendre combien elle valait.

Ajoutez à cela la vente d'un ou deux manuscrits, ceux dont elle ne s'était pas servie pour allumer ses petits cigares. Des livres, particulièrement ceux aux dédicaces fleuries. La vente de boutons de manchette et de pleins tiroirs de gants de chevreau rose, à peine usés. Son frère savait où s'en débarrasser. Plus tard, tout souvenir du poète, même ses dessins malhabiles, devaient atteindre une somme surprenante. Ils confièrent un portfolio à un agent entreprenant.

Vêtue d'une robe neuve de tussor noir, son visage quelque peu ravagé mais soigneusement arrangé dissimulé sous un voile flatteur, elle quitta l'Europe sur un vapeur à destination des Antilles, telle une veuve respectable. Après tout, elle n'avait pas encore cinquante ans. Elle aurait pu être la femme créole d'un petit fonctionnaire rentrant au pays après son décès. Son frère partit le premier, pour chercher la propriété qu'ils allaient acheter.

Le voyage de Jeanne ne fut salué par aucun albatros. Elle ne pensa pas à la route des esclaves, sauf pour comparer la traversée de sa grand-mère avec la sienne, bien plus confortable. On pourrait dire que Jeanne s'était enfin trouvée ; elle était redescendue sur terre et, à l'aide de sa canne en ivoire, elle y marchait parfaitement bien. L'air marin lui fut salutaire. Elle décida de renoncer au rhum, à l'exception d'un petit verre juste au moment du coucher, après avoir terminé les comptes.

Regardez-la maintenant, au déclin de sa vie : tous les matins modestement vêtue de noir, légèrement appuyée sur son jonc mais digne, comme seule peut l'être celle qui s'est arrachée à la gueule du lion. Elle quitte la charmante demeure, avec sa galerie couverte de vigne vierge. « Bonjour, madame Duval ! » lui crie le jardinier obséquieux. Comme c'est agréable à entendre ! Elle emporte les recettes de la nuit à la banque. « Merci beaucoup, madame Duval. » Dès qu'elle y eut goûté, elle devint avide de déférence.

Jusqu'à ce qu'enfin, dans son extrême vieillesse, elle succombe au mal qui rongait ses os et qu'un cortège funèbre de filles désolées la conduise au cimetière, elle continuera à dispenser, aux plus privilégiés de l'administration coloniale et à un prix raisonnable, la vraie, la véritable, l'authentique syphilis baudelairienne.

N. B. : Les vers cités p. 4 sont tirés de [SED NON SATIATA](#) (*Les Fleurs du Mal*, Charles Baudelaire). Les autres poèmes des Fleurs du Mal dont on pense qu'ils furent inspirés par Jeanne, forment ce qu'on appelle souvent le « cycle de la Vénus noire » et comprennent : [Les Bijoux](#), [La Chevelure](#), [Le Serpent qui danse](#), [Parfum exotique](#), [Le Chat](#), [Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne](#), etc.